

Lucius Junius Brutus dit Brutus l'Ancien (né en ?, mort en 508 av. J.C.) est un héros romain, d'une historicité douteuse, est considéré comme le libérateur de Rome (sources : Fabius Pictor fin du IIIe siècle av. J.-C. + annalistes tels que Tite-Live, qui livre le témoignage le plus complet, ou Denys d'Halicarnasse).

Il est aussi rapidement évoqué dans la *Vie des hommes illustres* de Plutarque -> dont Marie Soderini (mère de Lorenzo) dit que son fils admire les héros (I, 6). Son histoire mêle vengeance et honneur, libération politique et assassinat intrafamilial.

Cette **fascination avouée** rappelle que la **Renaissance** prenait pour **modèle l'Antiquité**.

Sextus Tarquin (ou Tarquin le fils, car fils de Tarquin le Superbe), voulut violer Lucrece (femme de Lucius Tarquin Collatin) renommée pour sa beauté et plus encore pour sa vertu ayant repoussé ses avances, qui se suicida pour échapper à l'outrage. Selon la version de Tite-Live, elle cède car il menace de la tuer et de mettre dans son lit un esclave mort, avec qui elle aurait commis l'adultère, comble de l'infamie. Après le départ de Sextus Tarquin, Lucrece fait venir son père, avec Publius Valerius Publicola, et son mari Lucius Tarquin Collatin, ce dernier accompagné de Lucius Junius Brutus. Lucrece, après leur avoir expliqué le forfait du prince et avoir réclamé vengeance, se suicide avec un couteau qu'elle tenait caché.

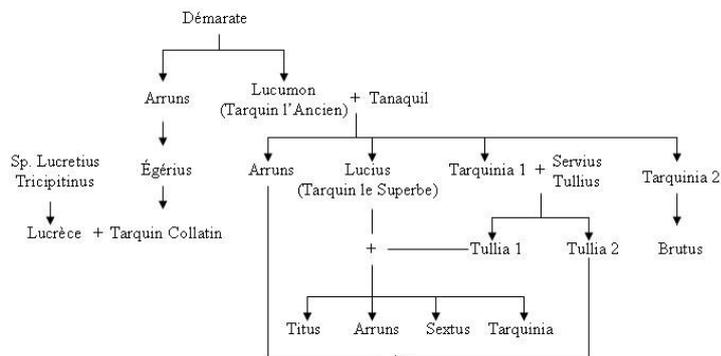
Lucrece est un *exemplum* (histoire d'une personne dont les actes sont dignes d'être imités), car elle ne veut pas donner l'exemple d'une femme qui aurait survécu au déshonneur (Tite-Live rapporte ses dernières paroles : *nec ulla deinde impudica Lucretiae exemplo vivet !* — « nulle femme impudique ne pourra ainsi vivre en se réclamant de l'exemple de Lucrece ! » *Histoire de Rome*, I, chap. LVIII-LIX).



Figure 1 Les licteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils (1789). Peinture à l'huile de Louis David représentant Brutus Lucius Junius (Ve siècle avant J.-C.), héros semi-légitime de Rome. (Musée du Louvre, Paris.)

(Lucius Junius) Brutus, **cousin** de Sextus Tarquin, petit-fils comme lui de Tarquin l'Ancien, va venger Lucrece en tuant l'agresseur, alors qu'il est de sa famille. (On rappelle aussi que la pièce paraît au début du règne de Louis-Philippe, **cousin** de Charles X, et qu'il promettait d'apporter des progrès politiques). Ensuite, les hommes qui entourent Lucrece, surtout Lucius Junius Brutus, commencent à amener la population et à marcher sur Rome. Ayant rejoint la capitale, ils soulèvent le peuple contre la famille royale et mettent fin à la royauté. Tarquin le Superbe, alors absent de Rome, revient en hâte, mais lorsqu'il arrive, les portes de la ville lui sont fermées et il est condamné à l'exil. C'est à la suite du viol de Lucrece que Rome serait passée de la monarchie à la République, en 509 av. J.-C., comme le signalent de nombreux auteurs antiques, par exemple Tite-Live. La principale innovation constitutionnelle de la république est la création du consulat exercé par deux consuls. Cette rébellion est avant tout une révolte de l'aristocratie romaine contre la monarchie. Le pouvoir reste entre les mains d'une seule classe dirigeante, les patriciens. Après le soulèvement, les citoyens élisent Brutus et Lucius Tarquinius Collatinus comme consuls. Mais peu après, Collatinus doit

abandonner sa charge à cause de sa parenté avec les Tarquins. Il est remplacé par Publius Valerius Publicola. Une conspiration de sympathisants royalistes est découverte : deux fils de Brutus, Titus et Tiberius y sont impliqués et des lettres adressées aux Tarquins prouvent leur culpabilité. Les consuls les arrêtent. Brutus lui-même les condamne à mort et assiste à leur exécution (il est suffisamment idéaliste pour supporter de condamner à mort ses propres fils). En 508 av. J.C., Tarquin le Superbe, allié avec la cité de Veis envahit le territoire romain. Le fils de Tarquin, Arruns, injurie Brutus qui conduit la cavalerie. Ils se jettent l'un sur l'autre avec une telle violence que tous les deux tombent mort sur le champ. La bataille générale qui s'ensuit est remportée par les romains. Brutus mort, le pouvoir revient au consul associé, Publius Valerius Publicola qui fête le premier triomphe à Rome.



ACTE II, SCENE IV *Au palais des Soderini. MARIE SODERINI, CATHERINE, LORENZO, assis.*

CATHERINE, *tenant un livre*. Quelle histoire vous lirai-je, ma mère ?

MARIE Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à tes livres latins ?

CATHERINE Celui-ci n'est point en latin, mais il en est traduit. C'est l'histoire romaine.

LORENZO Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils.

CATHERINE Ah! c'est une histoire de sang.

LORENZO Pas du tout ; c'est un conte de fées. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient.

CATHERINE Dites-vous aussi du mal de Lucrece ?

LORENZO Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissée prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

MARIE Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre sœur ?

LORENZO Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.

[...] LORENZO Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

Ici Lorenzo, que cette sombre histoire intéresse tout particulièrement, se donne le plaisir d'en plaisanter, pour donner le change, d'où les allusions aux contes de fées, avec la formule d'ouverture traditionnelle, les pantoufles et les belles qui dorment. Appeler Tarquin un "duc" favorise l'assimilation à Alexandre, qui rend visite aux jeunes filles la nuit. Si Florence est la nouvelle Lucrèce, elle n'est peut-être pas aussi vertueuse qu'elle et on sent sous le sarcasme la désillusion du protagoniste. Fondateur de la république romaine, Brutus ne peut qu'inspirer celui qui veut assassiner un tyran, même si Lorenzo feint ici de ne pas s'y intéresser, en l'appelant "fou". Le *cognomen* (surnom) "Brutus" signifie "l'idiot" mais Brutus, petit-fils de Tarquin l'Ancien, avait simulé la folie pour échapper à Tarquin le Superbe, gendre de Servius Tullius. Celui-ci avait massacré sa famille et il voulait se venger. Il avait par exemple offert à Apollon une barre d'or enrobée dans un bâton de cornouiller évidé, symbole de folie cachant la sagesse ("je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe, je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce"(III, 3, p. 129) et ce n'est qu'au moment d'organiser le soulèvement qu'il se révèle.

Si le personnage de Lorenzo est double, sa part idéaliste s'inspire des deux Brutus. Il convoque deux figures historiques distinctes qu'il transpose à la situation politique de Florence : Brutus l'Ancien, qui chassa les Tarquins au VI^e siècle avant notre ère, et le fils adoptif de César, qui l'assassina lors des Ides de mars, en 44 avant notre ère (comme relaté dans la tragédie de Shakespeare, *Julius Cesar*) . "Tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus" (III, 3), la phrase peut valoir pour les deux ici. Dans les deux cas, **le sang versé devait restaurer la république et chasser un membre de la famille royale**. L'analogie se fait donc garante de l'idéal politique que porte Lorenzo, aujourd'hui comme hier. De la figure de Brutus l'Ancien, Lorenzo a hérité un courage et une impassibilité dignes du meilleur agent double. "Il faut que je sois un Brutus" (Lorenzo, III, 3, p. 127) / "Tu es notre Brutus, si tu dis vrai" (Philippe, III, 3, p. 129, avec la modalité hypothétique prouvant qu'il demande encore à être convaincu).

Le plus difficile est de ne pas se prendre au jeu des apparences : "Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison" (Lorenzo, III, 3, p. 133).

"Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient" (III, 3p. 136) : Ici on voit bien que la référence au passé est aussi un moyen de s'inscrire dans la mémoire des hommes de l'avenir. Erostrate avait incendié une des 7 merveilles du monde (le temple d'Artémis à Ephèse) pour qu'on se souvienne de son nom... C'est donc une figure beaucoup plus négative!

N.B. Alexandre appelle de son côté Charles Quint "César" (Tu veux que je me révolte contre César - César est mon beau-père, ma chère amie" (III, 6).

Après la mort de Louise : "Que ta Louise soit notre Lucrèce ! / La nouvelle Lucrèce ! Nous allons jurer sur son corps de mourir pour la liberté" (III, 7, p. 151) disent les convives des Strozzi, mais ils ne feront rien. L'image de Lucrèce se brouille, Louise n'est pas vraiment vengée.

"Au moment où il conçoit son projet, Lorenzo est pétri de Plutarque et d'idéalisme politique : « très fort sur l'histoire romaine », il rêve de reproduire l'exploit de Brutus, qu'il s'agisse du premier, le meurtrier de Tarquin, ou du second, le meurtrier de César (ce dernier avait d'ailleurs été choisi comme chef de la conjuration parce qu'il pouvait passer pour l'héritier du premier). L'analogie avec le premier Brutus est particulièrement frappante : Alexandre est Tarquin le fils, héritier dégénéré d'une dynastie devenue impopulaire ; Lucrèce est l'équivalent de toutes les femmes que le duc ou ses séides cherchent à corrompre ; enfin, Brutus est bien entendu Lorenzo lui-même. Le vieux républicain Philippe Strozzi encourage d'ailleurs Lorenzo dans la voie de cette identification : il voit en lui un tyrannochtone en puissance, capable d'égaliser ces Harmodios et Aristogiton qui secouèrent à Athènes le joug des Pisistratides, et après le meurtre, il l'accueille à Venise en l'appelant « notre nouveau Brutus ! (Je te crois et je t'embrasse " V,2, p. 191/ "Laisse-moi t'appeler Brutus! [...] "Mon Brutus !" p. 194) . Le jeune Lorenzo ressemble donc à ces milliers de jeunes gens qui, comme l'a raconté Rousseau dans un texte célèbre au début des *Confessions*, ont puisé dans la lecture de Plutarque un idéal d'héroïsme républicain.

Mais au moment où son but s'accomplit, la quête d'héroïsme du jeune Lorenzo a cédé la place à une amertume désabusée. Lorenzo condamne désormais Plutarque et les historiens qui, selon lui, mentent sur l'humanité en l'idéalisant : "Je ne méprise point les hommes ; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont." Comme le dit Tolstoï dans *Guerre et Paix*, le XIX^e siècle ne croit plus à l'histoire des grands hommes à la manière épique dont la racontait Plutarque. Lorenzo partage l'opinion que l'historien mythifie une réalité dont il ignore les dessous. L'écriture de l'histoire est réversible : de l'épisode de Lucrèce et du premier Brutus, on peut faire à volonté une « histoire de sang » ou bien un « conte de fées » ; du second Brutus, on peut choisir de faire tantôt un héros (pour la propagande républicaine), tantôt le traître suprême (pour les monarchistes comme Dante, qui le place aux côtés de Judas, le déicide, au tout dernier cercle de l'Enfer). Ayant choisi de devenir un Brutus, Lorenzo a expérimenté ce paradoxe de l'intérieur. Il n'était qu'un « étudiant paisible », « heureux » et « bon », jusqu'au moment où il s'est engagé en politique ; il croyait alors agir au nom d'un idéal, mais en réalité, il était guidé par l'orgueil : "pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue, si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. "

Ce qui aurait pu et dû faire de Lorenzo un héros est précisément ce qui le damne : le prétendu idéalisme de Brutus se révèle n'être que le masque de l'orgueil de Lucifer ou d'Érostrate – l'homme qui incendia l'une des sept merveilles du monde, le temple d'Artémis à Ephèse, à la seule fin de passer à la postérité. Le héros républicain n'est plus alors que la face idéalisée d'une monnaie dont le revers montre un dément orgueilleux : "Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus./Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient."" (Guillaume Navaud , "Lorenzo, un enfant du siècle à la Renaissance")

Brutus n'est pas le seul masque auquel Lorenzo a voulu croire. On peut citer "Comme un nouvel Oreste, vers un nouvel Egisthe" ; IV, 3, p. 157 -> voir l'article en ligne [Lorenzaccio, ou Œdipe à Florence](#)